

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Offices, annonces, titulaires et ordo des fidèles. — II La Saint-Jean-Baptiste. — III Apostolat de la Prière. — IV En Alaska. — V Reconnaissance à saint Antoine de Padoue. — VI Aux prières. — VII Guérison miraculeuse d'André Mursia. — VIII Pèlerinages à Sainte-Anne de Beaupré. — IX Informations et variétés. — X Décisions des Congrégations romaines. — XI Service anniversaire. — XII Bibliographie.

OFFICES EXTRAORDINAIRES

Visite pastorale Mois de juillet

Dimanche, le 3. — SAINT-LÉONARD.

Mardi, le 5. — SAINTE-MARIE-SALOMÉ.

Mercredi, le 6. — SAINT-JACQUES-DE-L'ACHIGAN.

Vendredi, le 8. — SAINT-LIGUORI.

Samedi, le 9. — RAWDON.

ANNONCES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTRÉAL

Dimanche, le 3 juillet, on annonce, dans les diocèses de Saint-Hyacinthe et de Sherbrooke, l'anniversaire de la Dédicace.

J. S.

TITULAIRES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTREAL

Dimanche, le 17 juillet.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Fête titulaire de Saint-Alexis; solennité de celui de Saint-Henri (Montréal et Mascouche).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Solennité du titulaire du Précieux-Sang.

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Solennité des titulaires du Précieux-Sang, de Saint-Elie (Oxford) et de Saint-Zénon (Piopolls).

La solennité du Sacré-Cœur de Jésus est remise au 17 juillet, dans les paroisses des diocèses de Saint-Hyacinthe et de Sherbrooke, qui ont fait la solennité de leur titulaire le 19 juin.

J. S.

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 3 juillet. — Solennité des apôtres Pierre et Paul, double de 1^{re} cl. — Messe du 29 juin; mémoire de la fête du Précieux-Sang (du 1^{er} dim. de juillet) et du 5^e dim. après la Pentecôte; préface des apôtres; évang. du dim. à la fin. — Aux 2^{es} vêpres, mémoires du Précieux-Sang et du dim.

J. S.

La Saint-Jean-Baptiste

LA célébration à Montréal de la fête patronale des Canadiens-français a été grandiose.

Mgr l'archevêque qui avait exprimé le désir de voir se renouer la chaîne interrompue de ces patriotiques et religieuses démonstrations, et l'Association Nationale à qui revient l'honneur de les avoir réorganisées et menées à si bonne fin, peuvent être fiers du résultat obtenu.

Nous saluons pour notre part, avec orgueil et respect, le réveil de ces éclatantes manifestations de la foi vive et de la vitalité persistante de la race française en Amérique.

Plaise à Dieu qu'elles marquent dans nos annales une ère nouvelle d'entente, d'accord et d'union entre tous les cœurs, entre toutes les classes de la société, entre l'Eglise et l'Etat.

Et maintenant, après avoir félicité M. l'abbé Bélanger, curé de Maisonneuve, du beau monument d'éloquence dont il vient, en comblant l'espérance générale, d'enrichir la chaire canadienne, nous empruntons, en grande partie, à nos confrères du journalisme quotidien le compte rendu des événements principaux de cette inoubliable fête.

La Saint-Jean-Baptiste a été célébrée, cette année, avec un éclat, une solennité et un entraînement patriotique, qui ont rappelé les journées mémorables de 1884 et 1872.

Pendant qu'au dehors les nations se querellent sur le terrain diplomatique, ou s'entrechoquent sur les champs de bataille, payant du sang de leurs enfants la conquête ou la résistance à l'aggression, le Canada sous un ciel serein, sans nuage à l'horizon national, dans la plénitude de la jouissance de ses libertés publiques, nationales et religieuses, permet aux diverses nationalités qui l'habitent de s'affirmer avec une entière quiétude, par des démonstrations uniques et d'universelle entente.

Lorsque, dans toute la majestueuse solennité du culte catholique, au milieu de cérémonies augustes et imposantes présidées par le prince de l'Eglise de Montréal, dans ce nouveau temple, dont le dôme était la voûte céleste et l'enceinte tout un peuple agenouillé, les paroles divines de paix, de fraternité et de bénédiction se sont fait entendre, la pensée devait naturellement se porter vers d'autres champs, d'autres cieux, et inspirer à l'immense foule, qui était témoin de ces grandes choses, le sentiment d'une reconnaissance infinie pour les bienfaits dont la Providence a comblé notre pays.

L'impression que la fête d'hier a produite dans tout le peuple canadien, restera ineffaçable.

Nous avons eu déjà de belles et brillantes fêtes nationales. Pas une peut-être n'a égalé celle-ci, comme vérité de sentiment, comme accord de volontés, comme affirmation de la vitalité incomparable du peuple canadien.

Tout a concouru, pour donner à la célébration de cet anniversaire, si cher au cœur de la province de Québec, un succès vraiment réjouissant. On ne pouvait désirer une plus favorable température. Jamais non plus lieu de rendez-vous national ne pouvait être mieux choisi que cette montagne, monument de l'héroïsme et de la foi de nos ancêtres, et les circonstances, en ce temps où l'apaisement des passions politiques semble devoir effacer jusqu'aux dernières traces de nos divisions d'antan, en ce temps où les perspectives d'avenir offrent les plus précieuses promesses, ne pouvaient être plus propices.

Aussi, combien la satisfaction a été générale. Il n'y avait qu'à parcourir les rangs du peuple assemblé par milliers, pour trouver l'expression vivante du contentement général, pour se convaincre que la fibre nationale vibrait bien délicieusement sous l'émotion des souvenirs du passé et du spectacle des grandeurs présentes.

De tous les spectacles, le plus grand, le plus imposant a été la messe célébrée en plein air, au pied de la montagne, en présence d'une foule recueillie, évaluée à trente-cinq mille personnes.

Cette partie du programme a assuré le succès de la fête nationale : car le canadien est catholique avant tout, et il aime que son Dieu ait sa place à toutes ses fêtes.

Trois coups de canon ont annoncé le commencement du service divin. Monseigneur est monté à l'autel accompagné du Rév. M. Colin, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, et du Rév. Père Filiatrault, supérieur des jésuites à Montréal, qui remplissaient l'office de prêtres assistants.

Au Sanctus, trois nouveaux coups de canon ont été tirés et les Forestiers Royaux, genoux en terre, ont présenté les armes.

Après le sermon, Sa grandeur s'étant avancé sur l'estrade, a prononcé quelques mots :

“ Mes frères,

“ C'est aujourd'hui un beau jour pour vous et pour moi, et en vous voyant réunis auprès de cet autel, au pied de votre Mont-Royal, dans un même sentiment de patriotisme et de foi, je comprends mieux que jamais la parole du psalmiste :
Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu.

Pendant que vous organisiez cette grande fête, j'ai pensé à notre auguste Pontife Léon XIII qui, il n'y a pas longtemps encore, m'accueillait avec une si paternelle tendresse et me disait en ouvrant les bras " venez, Montréal, venez. " Il avait alors béni tout le diocèse dont il venait de me confier la garde. Je lui ai fait connaître les préparatifs qui se faisaient pour la démonstration religieuse et nationale du 24 juin, j'ai sollicité une bénédiction nouvelle et voici la réponse que le télégraphe m'apporte du Vatican :

Rome, 22 juin, 1898.

Monseigneur l'Archevêque,
Montréal, Canada.

Saint-Père béni de tout son cœur catholiques qui célèbrent la fête de leur glorieux patron saint Jean-Baptiste.

M. Cardinal RAMPOLLA.

C'est donc au nom de Léon XIII que je vais vous bénir. "

A ces paroles plus de 30,000 personnes, émues et heureuses, se sont agenouillées pour recevoir la bénédiction papale que Mgr Bruchési a donnée.

Ensuite tous ont crié du fond du cœur par trois fois :

VIVE LÉON XIII !

VIVE MONSEIGNEUR !

Apostolat de la Prière

OU

LIGUE DU SACRE-CŒUR

Intention générale du mois de juillet 1898, approuvée et bénie par Notre Saint-Père le Pape :

Les catholiques de l'Equateur

PRIÈRE QUOTIDIENNE DURANT CE MOIS

DIVIN Cœur de JÉSUS, je vous offre, par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses, et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous imsolez continuellement sur l'autel.


Je vous les offre, en particulier, pour que l'Equateur redevenue ce qu'il était sous Garcia Moreno, le peuple du Cœur de JÉSUS. Ainsi soit-il.

RÉSOLUTION APOSTOLIQUE : Prier pour les catholiques de l'Equateur.



sioni
de l'
Jesu
Ne
détai
Elle
que
ses c
1886.
tinua
italie
siver
noml
Lach
Anne
da pl
La
en 18
R. P.
de la
dant,
y a u
City f
régioi
L'oi
l'Alas
puis, l
comm
née, a
voyag
dans l
de cha
vêtem

EN ALASKA

 e R. P. Jules Jetté, S. J., fils de son Excellence le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, est parti le 25 mai dernier pour l'Alaska. C'est un jeune missionnaire qui va généreusement se dévouer aux rudes labours de l'évangélisation en cet âpre pays. Daigne le Sacré-Cœur de JESUS bénir son nouvel apôtre.

Nous avons déjà parlé de cette mission. Voici de plus amples détails que nous fournissent en partie les *Missions Catholiques*. Elle fut fondée il y a douze ans par Mgr Charles Seghers, évêque de Vancouver, qui y trouva la mort, au milieu d'une de ses courses apostoliques, frappé par la main d'un meurtrier en 1886. Le R. P. Paschal Tosi, S. J., italien, son compagnon, continua son œuvre avec un petit nombre de jésuites français et italiens. Aidé par la Propagation de la Foi, il établit successivement les Missions de Nulato, Kozoryfski, Akulurak, avec de nombreuses stations environnantes. C'est lui qui fit venir de Lachine, près de Montréal, nos vaillantes Sœurs de Sainte-Anne pour l'éducation des petits sauvages, et grâce à elles, fonda plusieurs écoles.

La mission de l'Alaska fut érigée en Préfecture Apostolique, en 1894. Au R. P. Tosi, qui vient de succomber, a succédé le R. P. René, Préfet Apostolique. Il réside à Juneau. Les limites de la Préfecture sont les limites mêmes de la frontière. Cependant, à la demande de Mgr Grouard, le R. P. René a envoyé, il y a une couple d'années, un Père et quelques sœurs à Dawson City pour le soin temporaire des intérêts spirituels de cette région canadienne.

L'on sait combien est difficile l'œuvre de l'apostolat dans l'Alaska. L'on connaît en particulier les rigueurs du climat ; et puis, le missionnaire est isolé du monde civilisé, privé de toute communication avec lui pendant la plus grande partie de l'année, au milieu d'un pays barbare et inculte. En hiver, où les voyages sont si pénibles, " alors que les Indiens sont blottis dans leurs huttes, occupés à préparer leurs engins de pêche et de chasse, à réparer leurs maisons ou à confectionner leurs vêtements, " il lui faut franchir de longues distances pour y

visiter quelques villages. Car la population indigène est éparpillée par ce vaste pays dont l'étendue est deux fois et plus celle de la Province de Québec. Or, pour tout moyen de transport l'on n'a que le traîneau avec l'attelage de chiens qui suivent assez capricieusement les traces du guide indien.

Ajoutons encore les difficultés d'une langue barbare encore sans grammaire ; le *shamanisme*, ou culte superstitieux rendu aux esprits, qui exerce un très grand empire sur les sauvages ; et enfin le manque presque total de secours humains. Le missionnaire catholique, dit le R. P. René, n'a que les ressources de son zèle et de sa patience. Combien en cela sa position est différente de celle des missionnaires russes et protestants qui l'entourent et lui disputent les âmes ! Les premiers sont protégés, salariés et aidés par le tzar et le Saint Synode..... Les seconds reçoivent aussi une forte somme chaque année pour leur entretien et celui de leur famille, et l'or des Sociétés bibliques ne les laisse manquer de rien..... Ah ! si le missionnaire catholique avait à sa disposition seulement une faible partie des ressources de ses rivaux, que ne ferait-il pas pour le bien des âmes !

Messageur canadien.

RECONNAISSANCE

A saint Antoine de Padoue

POUR un emploi trouvé.

Enfant de Marie.

Pour une faveur temporelle obtenue d'une manière tout à fait inattendue.

G. L., Saint-Vincent de-Paul.

Pour la guérison de violentes attaques d'épilepsie, obtenue après promesse de réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* tous les soirs. Guérison qui se maintient depuis plusieurs années déjà.

Z. R. L., Mile End.

AUX PRIERES

Sr Elise Bazinet, auxiliaire des sœurs Grises de l'Hôpital-Général, décédée à Montréal.

GUERISON MIRACULEUSE D'ANDRÉ MURSIA

Célèbre et pieux médecin de la ville de Trapani, Sicile.



Trapani, vers la fin de l'année 1665, André Mursia, un des médecins de la ville, homme pieux et savant, était tombé dangereusement malade. La maladie fut jugée grave par les autres médecins; ses collègues et amis, ordonnèrent qu'en lui portât le Saint Viatique avec l'Extrême-Onction. La maladie résistait à tous les remèdes: on jugea le cas désespéré. Le prêtre de Jésus-Christ prépara avec beaucoup de charité, au grand voyage de l'éternité, son malade qui l'écouta avec la plus douce sérénité d'esprit et une admirable soumission à la volonté du bon Dieu.

Nous, qui par une permission du ciel, avons, dans notre vie, assisté à leur dernière heure, tant de pauvres malades, en Europe, en Afrique, en Asie, et même ici en Amérique, nous avons toujours constaté que le bon Dieu accordait plus facilement ses faveurs de choix aux personnes les plus calmes et les plus résignées. Témoin, entre autres, un père de famille, jeune encore, qui se mourait de consommation. Le mal était à sa dernière période. J'allai lui porter une dernière consolation: on m'assura que je le trouverais mort. Il respirait encore, et il me dit d'une voix mourante. « Mon Père, je remets mon âme entre les mains de mon Créateur. Je suis bien content de mourir; mais si je désirais vivre, ce serait pour tous ceux-là. » Et sa main défaillante me montrait huit ou dix enfants, encore en bas âge, son épouse éplorée, et plusieurs autres membres de sa famille, en tout vingt personnes, qui me dirent en pleurant, et avec un accent de tristesse qui déchirait le cœur: « S'il meurt, nous sommes tous dans le chemin. » Le moribond avait une sincère dévotion à la bonne sainte Anne. Je n'étais chez lui que de passage: quatre mois plus tard, dans une paroisse voisine, un homme bien mis se présenta à moi. C'était monsieur P..., plein de santé, et qui me raconta, tout joyeux, sa guérison vraiment miraculeuse?

Notre médecin de Trapani était, lui aussi, fort dévot à la bonne sainte Anne. Il avait vécu dans la ville privilégiée où la grande Sainte, par le zèle et les mérites du Vén. Innocent de Chiusa, accomplissait tant de merveilles. Comme médecin sur-

tout, il avait été témoin de ses intarissables bienfaits. C'est pourquoi il demanda avec confiance qu'on lui apportât les saintes Reliques de la grande Thaumaturge, que l'on vénérât dans l'église de notre Couvent. Le Gardien (supérieur), qui était alors le R. P. Joseph Marie *di Termine*, envoya avec un *socius* le Père Jérôme de Salémé, pour porter au moribond le précieux trésor. André les embrassa, ces chères et saintes Reliques, avec une expression visible de la plus vive confiance ; et il se recommanda avec foi à la grande sainte. La foi ! ah, si nos chers Canadiens avaient toujours bien la foi, eux qui ont pourtant tant de confiance en leur grande Bienfaitrice, la bonne sainte Anne, ils verraient bien d'autres merveilles. Je voudrais qu'ils n'oubliassent jamais ce mémorable avis de saint Paul, qui dit « que sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu, » et qu'ils apprissent tous par cœur, les entraînant paroles par lesquelles le même grand Apôtre rappelle les étonnants prodiges opérés par la foi. Elle avait la foi, cette mère de famille, vraie Canadienne, qui vint me trouver, il y a dix ans, du fond du Saguenay, faisant un voyage de plus de soixante lieues, au grand risque de ne point me rencontrer, pour vénérer, comme André Mursia à Trapani, des Reliques singulièrement chères à la bonne sainte Anne. Pour l'éprouver, je lui demandai si elle avait la foi. Elle me répondit avec beaucoup d'aisance et de dignité : « Oui, mon Père, j'ai la foi : et c'est pour cela que nous venons de si loin, moi et mon jeune fils que voici, âgé de 11 ans. Nous sommes condamnés tous les deux par les médecins à perdre la vue. Mon Père, j'ai quatorze enfants ; et je ne veux pas les confier à une étrangère. Je veux les élever moi-même : or, pour les élever, il faut les voir. Je viens pour être guérie avec mon fils . . . et je serai guérie. » Je cite textuellement ses propres paroles. Il y avait avec nous de nombreux témoins : nous en fûmes tous dans l'admiration, et chacun disait à part soi : « Quelle foi ! vraiment le bon Dieu exaucera cette mère de famille. » Elle fit une neuvaine de prières avec nous, et après cela elle nous apprit toute radieuse qu'elle était guérie et que son jeune fils était aussi parfaitement guéri !

Mais hâtons-nous de rejoindre les deux Religieux qui ont porté les saintes Reliques au pieux médecin de Trapani et recueillons-nous pour être mieux témoins d'une grande merveille !

L
la f
leur
L
et p
il le
qui
alla
poi
pré
mir
sou
qui
sé
mo
dist
per
de
oui
cru
d'un
à c
foi,
d'ai
des
de
Ann
se t
dis
con
I
nor
ale
Mu
bou
«
An
des
san
la g

Les deux Religieux, sur la prière du malade et des amis de la famille, laissèrent là les saintes Reliques et retournèrent à leur Couvent.

Le Père Gardien alla à son tour faire une visite au malade, et pour sa consolation, il ouvrit le Reliquaire ; celui-ci, comme il le déclara plus tard, en vit sortir une brillante lumière, ce qui le remplit de la plus douce émotion. Toutefois, la maladie allait s'aggravant d'heure en heure : André en était arrivé au point où ses serviteurs songeaient déjà à sa sépulture et aux préparatifs immédiats de ses funérailles. Mais voici que vers minuit, lorsque déjà on entendait plus que son dernier souffle, le malade eut une vision ! Plusieurs de nos Religieux, qui s'étaient joints au Père Gardien, et qui priaient avec persévérance pour lui obtenir une tranquille agonie et une sainte mort, entendirent tout-à-coup le moribond s'adresser d'une voix distincte à sa mère en pleurs, et lui dire : « Quelle est donc cette personne âgée qui est là ?—Mon pauvre enfant, il n'y a point de personne âgée ici, autre que moi qui suis votre mère ! Oh ! oui... je la vois là devant moi. » -- Les personnes présentes crurent le moribond dans le délire, ou peut-être sous l'influence d'une tentation de l'esprit mauvais, comme cela arrive souvent à cette heure suprême. Alors Celle qu'il avait invoquée avec foi, confiance et amour, Celle dont il avait vénéré avec tant d'affection les saintes Reliques, en présence des Religieux qui desservent son Sanctuaire et propagent son culte, en présence de sa mère désolée et de ses amis sincères, la grande et bonne sainte Anne se montra visiblement toute resplendissante de lumière, *se totam splendidam manifestavit*, lui donna sa bénédiction et disparut, laissant le moribond parfaitement guéri et plein d'une consolation toute céleste !

Les autres médecins, ses collègues, accompagnés d'un grand nombre de personnes des plus distinguées de la ville et des alentours, tous ayant ouï ce prodige, se rendirent chez André Mursia, pour lui entendre raconter le miracle de sa propre bouche, et pour remercier avec lui sa céleste bienfaitrice.

« Quelque temps après, me trouvant moi-même à Trapani, André Mursia me raconta personnellement le prodige, versant des larmes d'émotion ; et depuis, il ne passe pas un seul jour sans venir faire, dans notre église, sa visite d'action de grâce à la grande et bonne sainte Anne. » R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE.

PELERINAGES

A SAINTE-ANNE-DE-BEAUPRÉ

PÈLERINAGE D'HOMMES ET DE JEUNES GENS, sous le patronage de la Société Saint-Vincent-de-Paul (Conférence Saint-Jean-Baptiste de Montréal).

Départ. — Samedi, le 16 juillet, à 7 heures du soir, par le vapeur *Trois-Rivières*.

Retour. — Lundi, le 18 juillet, entre 5 et 5.30 heures du matin.

Prix du billet. — Adultes : \$2.10 ; enfants : \$1.10.

Directeur. — M. l'abbé J.-D. Arthur Guay, vicaire à Saint-Jean-Baptiste, Montréal.

PÈLERINAGE DE DAMES ET DE DEMOISELLES, sous la direction des RR. PP. Oblats.

Départ. — Mardi, le 5 juillet, à 2.30 heures de l'après-midi, par le vapeur *Trois-Rivières*, au quai Jacques-Cartier.

Écales. — A Saint-Sulpice, au Cap-de-la-Madeleine et à Québec.

Retour. — Jeudi, le 7 juillet, vers 6 heures du matin.

Prix du billet. — Adultes : \$2.10 ; enfants : \$1.10.

Directeurs. — Les RR. PP. Oblats, église Saint-Pierre.

INFORMATIONS

ET

VARIETES

Rome

Malgré les appréhensions qui subsistent, même à Rome, sur la répercussion des désordres révolutionnaires dont une si grande partie de l'Italie vient d'être le théâtre, le calme le plus parfait continue de régner au Vatican. Indépendamment, en effet, de la pleine confiance que l'on y a dans la protection d'En-Haut, on sait bien que les passions déchaînées de la populace poursui-

ven
terr
ci p
ses
d'ap
trou
dioc

L
gou
mes
D
une
de f
curé
de t
vale
caus
d'un
nisté
à un
mar
mar
chai
sont
Ex
mai

M
de l
d'hal
ou cl
école
gatio
Cong
Jésui
le Sé

vent aujourd'hui, en instruments aveugles, il est vrai, mais terribles, les spoliateurs du Pape, plutôt que leur captif. Celui-ci poursuit donc sa mission bienfaisante, à l'égard même de ses ennemis, comme le prouvent, entre autres, les paroles d'apaisement qui, selon les enseignements du Saint-Siège, ont trouvé ces jours-ci un écho empressé parmi les évêques des diocèses les plus éprouvés par les récents désordres.

Justice aux catholiques allemands

Landtag de Prusse a étudié un projet de loi présenté par le gouvernement et destiné à donner satisfaction, dans une large mesure, aux vœux de la population catholique.

D'après ce projet, l'Etat met à la disposition des évêques une allocation annuelle de 3,438 000 marks (environ 5 millions de francs), en vue d'améliorer la situation des curés. Chaque curé reçoit annuellement, au minimum, 1,500 marks (1,875 fr.) de traitement fixe, avec le logement ou une indemnité équivalente. Dans des circonstances exceptionnelles, et pour des causes légitimes, l'évêque est autorisé à élever le traitement d'un curé jusqu'à 2.100 marks (2.625 fr.) Après cinq ans de ministère paroissial, le titulaire d'un poste ecclésiastique a droit à un traitement de 1.900 marks ; après dix ans, il reçoit 2.300 marks ; après quinze ans 2,600 marks ; après vingt ans 2,900 marks ; après vingt-cinq ans, 3.200 marks. Les ecclésiastiques chargés d'enseigner dans un établissement public, en Prusse, sont assimilés aux prêtres employés dans le ministère paroissial.

Enfin l'Etat accorde une subvention annuelle de 200,000 marks en faveur des titulaires de paroisses nouvellement créées.

Les catholiques en Chine

Mgr Biet a donné un aperçu général de l'Etat religieux de l'Empire céleste. Sur une population de 449 millions d'habitants, la Chine compte 535,000 catholiques, 3,931 églises ou chapelles, 759 missionnaires, 409 prêtres indigènes, 2,913 écoles, 49 séminaires et 37 vicariats apostoliques. Les Congrégations qui travaillent à l'évangélisation de ce pays sont : la Congrégation des Missions étrangères, les Lazaristes, les Jésuites français, les Dominicains et les Augustins espagnols, le Séminaire de Milan, les Frères Mineurs italiens, le Sémi-

naire allemand de Steylen (Hollande), la Congrégation belge Scheutveld et le Séminaire de Saint-Pierre et de Saint-Paul de Rome.

Origine du jeu de domino

Dans un des couvents entourant le célèbre monastère du Mont-Cassin, fondé par saint Benoît au VI^e siècle, deux moines avaient été enfermés, un beau jour, dans la cellule de pénitence, par suite d'une infraction à la règle.

Pour passer plus aisément le temps de leur réclusion, ils imaginèrent de tailler, en forme de carrés, de petites pierres blanches (de craie probablement), sur lesquelles ils gravèrent des points noirs en nombre variable pour chacune d'elles. Puis ils disposèrent ces petits carrés de manière à former des séries, dont les diverses combinaisons tenaient leur esprit en éveil.

Cette distraction leur fut si agréable que, sortis de leur cellule, ils mirent les frères du couvent dans le secret de leur invention, et tout le monde, depuis le prieur jusqu'au portier, se passionna pour ce jeu. Celui des joueurs qui avait trouvé le moyen de placer tous ses dés témoignait sa satisfaction, comme il est d'usage parmi les religieux, après un travail ou une recherche quelconque, en s'écriant : *Benedicamus Domino*. De sorte que le mot *Domino*, revenant toujours à la fin de chaque partie, finit par servir à désigner ce jeu, auquel on ne savait encore quel nom donner.

L'exclamation : *Domino* ! et l'expression *faire domino*, qui s'emploie encore aujourd'hui pour marquer la fin de chaque partie, prouve que c'est là la véritable origine du jeu dont nous parlons.

La vie de collège en Chine

Un missionnaire écrit de Chine une intéressante lettre où nous lisons :

« Les Chinois ont un genre d'éducation qui ne ressemble guère au nôtre. Chaque enfant forme *un cours* et lit les livres : c'est-à-dire qu'un des maîtres (ici il y en a quatre en tout) lui serine de 7, 8 à 30, 40 lettres chinoises, dont il ne comprend guère le sens... L'enfant retourne à sa place, et, durant des heures entières, en se balançant de droite à gauche et de gauche à droite, répète sa leçon... Quand il la sait, il va trouver *le sien*

cher
dine
j'ass
à l'e

«

deur
pain
vape
assa
dort
(accu
pied
de c.
eurc

« §

roul
une
mili
la co
Voil

Il
son

de v
A
cœu
qui

« b
souff
impr
faite

je n'
Il

ans,
voir
tout

M

cheng (le maître) et récite le dos tourné au maître et en se dansant. Tous les dimanches, il y a répétition générale à laquelle j'assiste, et avec un livre où les caractères chinois sont tracés à l'europpéenne, je fais passer « la colle. »

« Au réfectoire, c'est bien simple aussi. Un bol de faïence, deux bâtonnets, voilà le couvert ; du millet en bouillie, des pains de jorghe et de blé mélangé grossièrement cuits à la vapeur, une assiette de navets salés et d'autres herbes très assaisonnées pour faire passer l'insipide bouillie, voilà tout. Le dortoir aussi primitif... deux chambres où se trouvent 25 stalles (accollées au mur) en briques ou en bois, une planchette au pied du lit où l'élève met ses habits de rechange, s'il en a (pas de chemise, de faux-cols, de mouchoir, tout ça c'est du luxe européen).

« Sur le lit, une seule couverture dans laquelle l'élève se roule tout nu. Un petit oreiller, qui est souvent une brique, une pierre ou un petit banc. On se couche la tête regardant le milieu de la chambre, les pieds au mur. Le matin on se lave dans la cour avec de l'eau chaude et ses mains en guise de serviette. Voilà un léger croquis de la vie de collège en Chine. »

Une mère chrétienne

Il y a quelques jours, écrit un prêtre, j'allais dans une maison mortuaire dire une prière pour l'âme d'un jeune homme de vingt ans, enlevé à l'amour de ses parents.

Après avoir rempli ce pieux devoir, je cherchais dans mon cœur quelques paroles de consolation pour la mère du défunt qui m'avait accompagné dans la chambre mortuaire

« Monsieur, me répondit-elle, voilà quatre mois que j'ai vu souffrir mon fils ; depuis longtemps j'ai senti que l'art était impuissant devant sa maladie. Dans toutes les prières que j'ai faites, comme dans celles que j'ai demandées pour mon enfant, je n'ai sollicité que ce qui lui était le plus salutaire.

Il avait l'intention de se rendre à Paris et d'y passer deux ans, afin de se perfectionner dans son métier. J'avais peur de voir partir mon fils pour la grande capitale... et je me disais tout bas : Mon Dieu, dans quel état nous reviendra-t-il ?

Maintenant, je suis rassurée... je l'ai vu partir pour le ciel. »

Le peintre de l'Angelus

La grand'mère de Millet exerça une grande influence sur la vie du peintre illustre qui garda pour elle, toujours, une tendre vénération. Millet garda pieusement les lettres qu'elle lui écrivait, après qu'il eut quitté Gruchy, le village natal, dans le Cotentin, pour aller tenter fortune dans la grande ville où l'on apprend à peindre.

« Elle lui donnait, dit M. Valbert, les nouvelles du jour, lui racontait les maladies, les mauvaises saisons, les récoltes manquées, les tenanciers qui ne payaient pas et le percepteur qui exigeait que l'on payât ; mais ce qui la tourmentait davantage, c'est que Jean-François ne perdit à Paris ses principes et sa vertu. Elle le mettait en garde contre les corruptions et les perversités de la grande Babylone ; elle l'exhortait à rester sage, honnête, pieux, à ne point négliger le devoir pascal, elle entendait que son petit-fils « se fit une joie de partager la fête des anges, qu'il fut une de ces belles âmes qui brillent parmi les autres comme la rose parmi les épines ».

« Tu nous dis que tu vas travailler à faire le portrait de saint Jérôme gémissant sur les dangers où il s'était trouvé exposé dans sa jeunesse. Ab ! mon cher enfant, à son exemple, fais les mêmes réflexions et en tire un saint profit. Suis l'exemple de cet homme de ton état qui disait : Je peins pour l'éternité. Pour quelque raison que ce puisse être, ne te permets jamais de faire de mauvais ouvrages, ne perd pas la présence de Dieu ; avec saint Jérôme, pense incessamment entendre la trompette qui doit nous appeler au dernier jugement. » Millet tenait de sa grand-mère ce qu'il y eut d'austère et de mystique dans son talent ; Louise Jumelin fût pour beaucoup dans l'Angelus.

Croire comme sa mère

Une jeune fille allait mourir. La pauvre enfant paraissait n'avoir plus que quelques instants. Elle fit appeler son père, incrédule et athée, et lui prit la main : « Mon cher père, je vais mourir dans quelques minutes ; dites-moi bien sérieusement, je vous prie, si je dois croire ce que vous avez assuré si souvent en ma présence, qu'il n'y a ni Dieu, ni ciel, ni enfer, ou bien si je dois m'en tenir au catéchisme que m'a enseigné ma mère ? »

Le père s'arrêta comme, frappé de la foudre, puis, se penchant sur le lit de la malade : « Mon enfant, ma chère enfant, lui dit-il avec des sanglots dans la voix, crois *seulement* ce que t'a appris ta mère. »

Le baiser du petit Jean

Le petit Jean de B..., rentrant de promenade, vit dans un couvent où sa mère le conduisait, la Mère Supérieure découper des hosties, qui avaient été faites le matin. La figure de l'enfant devint subitement sérieuse, suavement recueillie ; puis, avec des précautions infinies pour ne pas la briser, il en prend une grande entre ses doigts, la baise avec un respect et un sourire d'ange, une visible affection. — Mais, mon petit Jean, dit la Supérieure, le bon Jésus n'y est pas ! — Oh ! marraine, répond l'enfant, je le sais bien ; mais, demain, à la messe, le bon Jésus viendra, et je veux qu'il trouve là le baiser du petit Jean.

— Pourquoi prends-tu une grande hostie au lieu d'une petite ? — C'est pour faire mon baiser plus grand.

Jean de B... n'avait que quatre ans. Il voit maintenant Jésus au ciel.

DECISIONS DES CONGREGATIONS ROMAINES

Communions en dehors de la messe

LE Rituel Romain au titre : *Ordo ministrandi Sacram Communionem*, porte ces mots : Le prêtre, de retour à l'autel, peut dire : *O sacrum convivium*, etc. Ces prières doivent-elles se dire les mains jointes, avant de couvrir le ciboire et avant l'ablution des doigts ?

La S. Congrégation a répondu : Non, ces prières ne doivent pas se dire les mains jointes avant de couvrir le ciboire et de se purifier les doigts ; elles se disent pendant qu'on se purifie et qu'on s'essuie les doigts. — Relativement aux genuflexions à faire, la S. Congrégation a déclaré qu'on doit faire une première genuflexion quand, après la sainte communion, on a déposé le saint ciboire sur l'autel, avant de le couvrir, et une seconde genuflexion quand on a placé le ciboire dans le tabernacle, avant de fermer celui-ci (Parisien, 14 Janv. 1898).

Aux bénédictions du T.S.-Sacrement

Quand le diacre assistant prend l'ostensoir et le remet au célébrant, faut-il observer le rite prescrit pour le Jeudi-Saint, d'après lequel le célébrant reçoit l'ostensoir à genoux, ou suivre le Cérémonial des Evêques, qui prescrit au célébrant de prendre lui-même l'ostensoir ?

La S. Congrégation a répondu: Qu'on observe la prescription du Cérémonial des Evêques (Lib. II, ch. 33, § 27) ou qu'on suive l'usage de Rome, où le diacre remet l'ostensoir au célébrant ou le reçoit de ses mains, tous deux restant debout.

Diaconus ostensorium celebranti tradere vel ab eodem recipere potest, utroque stante. (14 Janv. 1898).

Service anniversaire

LE service anniversaire de M. l'abbé Gaspard Bérard, ancien curé de Saint-Clet, aura lieu à Verchères jeudi, le 7 juillet, à 10 heures, après l'arrivée du train.

Bibliographie

Annales des religieuses de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers à Montréal. — Depuis leur établissement 1844 jusqu'à 1896. — *Deux volumes.*

Ouvrage très intéressant. Chroniques écrites avec un grand souci de l'exactitude. Nous nous plaignons aussi à louer dans ce travail la concision et la simplicité du récit, ainsi que le caractère édifiant des faits relatés. Plusieurs chapitres de ces deux beaux volumes trouveraient leur place naturelle dans notre revue ; c'est bien notre intention d'y puiser de temps à autre quelques bonnes feuilles, dont la lecture, croyons-nous, captivera les esprits et charmera les cœurs.

ADRESSE

PRÉSENTÉE À MGR L'ARCHEVÊQUE

Au nom du chapitre et du clergé du diocèse de Montréal


PAR M. LE CHANOINE G. DAUTH

A SA GRANDEUR

MGR PAUL BRUCHÉSI,

ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL.

Monseigneur,

ES profonds sentiments de vénération, d'affection et de dévouement qui animent tous les prêtres du diocèse à l'égard de votre personne, viennent de se fortifier chez moi par le lien nouveau, dont Votre Grandeur a daigné m'honorer en ce jour heureux de sa fête patronale.

C'est là sans doute l'unique motif pour lequel je dois, à la trop grande bienveillance de prêtres chargés déjà de longs et précieux états de service, l'honneur immérité de vous présenter aujourd'hui les compliments de bonne fête non seulement de votre chapitre, mais aussi de votre clergé tout entier.

Ces sentiments de respect et d'affection dévouée que j'ai reçu mission de vous exprimer, veuillez donc, Monseigneur, les agréer avec une paternelle condescendance.

L'expression, c'est ma crainte, en paraîtra faible à mes confrères et bien au dessous de leurs vœux ; mais tous lui accorderont au moins le bénéfice d'une qualité très réelle, je veux dire l'exactitude la plus complète. En effet, Monseigneur, je me défends d'employer aucun terme dans l'expression de ces sentiments, qui n'ait été recueilli sur les lèvres de vos collaborateurs, prêtres jeunes ou vieux, séculiers ou réguliers, livrés au ministère paroissial ou voués à l'œuvre

de l'enseignement. Mes paroles ne sont que l'écho des manifestations soudaines de confiance et d'admiration suscitées en eux par le charme de vos accents apostoliques, la sûreté de vos directions épiscopales, la douce fermeté de votre gouvernement, l'active fécondité de vos travaux, la suavité de votre commerce et l'égale largeur de votre esprit et de votre cœur.

Cette esquisse rapide des qualités qu'ils vénèrent dans son chef, le clergé dont je dois me montrer ici l'interprète scrupuleusement fidèle, me reprocherait de ne pas lui donner un complément, en relevant les principaux traits d'une administration trop heureuse à ses débuts, pour ne pas être dans la suite, selon les vœux de tous, comblée d'années et de bénédictions.

Quoiqu'il en puisse coûter à votre modestie, Monseigneur, me pardonnant de parler avec une filiale ouverture de cœur, laissez-moi donc, en cette circonstance qui nous ressemble comme des enfants autour du père de famille, indiquer discrètement quelques-uns des actes qui nous ont tout spécialement réjouis depuis le jour non éloigné encore de votre consécration épiscopale.

Ce sont d'abord ces témoignages redoublés de l'estime et de la prédilection que le Saint-Père repose en vous, estime et prédilection méritées, nous aimons à la reconnaître, par une déférence et un dévouement sans bornes de votre part.

Ce sont ces preuves multipliées de fraternelle et confiante sympathie, dont les chefs hiérarchiques de l'Eglise canadienne ont entouré la première année d'un épiscopat sur lequel, évidemment, ils fondent les meilleures espérances.

De quels événements plus heureux la divine Providence pouvait-elle marquer votre élévation sur le siège de Montréal ? L'union des évêques entre eux et leur commune subordination au Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, rien n'est plus beau dans l'Eglise, rien n'est plus puissant pour le bien spirituel du clergé et des fidèles ! En disant aux apôtres, avant de retourner à la droite de son Père : *La paix soit avec vous*, le Christ lui-même souhaitait-il autre chose à ceux qui devaient continuer son œuvre ici-bas ?

Ce qui nous réjouit aussi, c'est dans une autre sphère, l'attestation de fidélité aux vieilles traditions de notre cher Canada-français, qui vous est venue récemment de l'ancienne mère-patrie, et qui recevra bientôt sa consécration officielle dans l'envoi d'une œuvre d'art, dont s'embellira cette église-cathédrale, à laquelle, grâce à votre initiative,

sont réservés dans un avenir prochain des honneurs dignes de son rang et de sa majesté.

C'est ce désir que vous manifestiez publiquement à votre retour de Rome, de voir accueillies toutes les bonnes volontés en esprit de justice et de paix. Désir si conforme au vœu du Saint-Siège, et dont la sincère et prudente mise à exécution, en tout ordre d'intérêts, permet déjà d'espérer des fruits précieux et durables.

C'est le concert persévérant d'unanime satisfaction avec laquelle nos maisons d'éducation acceptent la direction plus immédiate et l'impulsion nouvelle que vous avez résolu de leur donner.

Nulles préoccupations ne pouvaient être plus dignes de votre sollicitude apostolique.

A milieu de ces citoyens de tout rang et de toute condition qui se soumettent avec confiance aux fortes et pacifiques influences de la religion, au milieu de ces générations qui croissent sous l'œil vigilant et la main bénissante de l'Église, comme les évêques doivent sentir le vrai bonheur de paternité spirituelle, comme ils doivent éprouver tout ce que Dieu ménage de douceurs à la charge pastorale, en compensation de ses amertumes !

Mais nous nous sommes réjouis, par-dessus tout peut-être, de ces démonstrations universelles de respect et de vive affection que, rivalisant d'entrain et de sincérité manifeste, vous ont faites toutes les portions du bercail commis à votre garde par le divin Pasteur.

Comment, en effet, ne point concevoir les plus douces espérances, pour l'honneur du nom catholique et le salut des âmes, en attendant des paroisses entières, des associations nombreuses, des corporations puissantes, en attendant tous ces éminents professeurs d'université, tous ces éducateurs de la jeunesse, tous ces journalistes sans acception de race ou de croyance, toutes ces florissantes et dévouées communautés religieuses, toute cette apostolique légion de prêtres, saluer dans leur évêque *celui que le Seigneur envoie*, et lui promettre de marcher toujours dans les sentiers que sa main leur aura tracés.

Voilà, Monseigneur, imparfaitement et même incomplètement exposés, quelques-uns des faits qui, avec la connaissance que nous avons de vos qualités personnelles nous mettent dans l'âme une joie reconfortante, ainsi que la ferme détermination de vous servir en toute occasion de la façon la plus conforme à vos ordres ou à vos conseils.

Plaise donc à Dieu que le diocèse de Montréal puisse bénéficier

longtemps de votre zèle toujours en éveil, de l'heureux ascendant que vous exercez sur les esprits et de votre respectueux attachement aux traditions aimées de vos saints prédécesseurs !

Plaise à Dieu que ce diocèse puisse s'honorer, de longues années encore, de vos vertus, et en particulier de cette piété, de cette foi confiante, de cette charité qui sait si bien, comme celle de l'apôtre qu'une mère très pieuse et très vénérable vous choisissait pour patron au jour de votre baptême, condescendre à toutes les misères et se faire tout à tous !

Ce sont là nos souhaits et nos vœux de fête, Monseigneur. C'est, en même temps, la prière fervente sur laquelle nous appelons les bénédictions du ciel et les vôtres.

LE CLERGÉ DE MONTRÉAL.

Fête de la Commémoration de saint Paul,

30 juin 1898.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Nous remettons forcément à la semaine prochaine le compte-rendu de la fête patronale de Mgr l'archevêque.

PELERINAGE

A SAINTE-ANNE-DE-BEAUPRÉ

PÉLERINAGE DE DAMES ET DEMOISELLES, sous la direction du Rév. M. Primeau, curé de Boucherville.

Départ. — Jeudi, le 7 juillet, à 1½ heure de l'après-midi, par le vapeur *Trois-Rivières*, au quai Jacques-Cartier.

Escales. — A Barthier, au Cap-de-la-Madeleine et à Québec.

Retour. — Samedi, le 9 juillet, vers 6 heures du matin.

Prix du billet. — Adultes : \$2.00 ; enfants : \$1.00.
